

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des toilettes.

Dans une réunion intime, une de ces réunions où les dames portent leur ouvrage, où l'on cause, où l'on fait de la musique et où les jeunes filles finissent toujours par sauter un peu, tandis que les grands parents se groupent autour d'une table de jeu, une jeune femme nouvellement mariée portait une robe-casaque de velours épinglé bleu de ciel. Le corsage était boutonné en avant par de gros boutons plats de l'étoffe de la robe. Le tour des poches était bordé par une ganse ronde formant des dessins capricieux qui descendaient en diminuant jusqu'à l'ourlet de la jupe. Les manches, formées par trois gros plis dans le haut, étaient garnies tout autour d'une ruche de taffetas de la nuance de la robe, et, en dedans, d'une ruche de taffetas blanc. Les manches de dessous étaient larges et bouffantes, en fine batiste, à poignets relevés, brodés et piqués de même que le col. Un petit bonnet paysanne en maline, dentelle qui reprend un peu de faveur, avec un gros chou de velours épinglé, complétait cette toilette. Les gants étaient de chevreau mais.

On avait demandé, il y a quelque temps, à la maison de commission *Lassalle et C^e*, 37, rue Louis-le-Grand et boulevard des Capucines, 4, une toilette complète pour un bal de la mi-carême à la Basse-Terre (Guadeloupe). Cette maison, dont le bon goût et le tact exquis sont depuis longtemps connus et appréciés jusque dans nos colonies, a envoyé une robe de taffetas rose à trois jupes, recouvertes d'autres jupes de turlatane d'un blanc éblouissant. Chacune de ces jupes était garnie de tout petits volants de turlatane découpée, très étoffés et hauts de quatre doigts. La jupe du bas avait sept volants, la seconde cinq, et la troisième trois. Le corsage était de taffetas rose, tout couvert de petits volants de turlatane découpée, posés en arrière et autour des épaules. Sa pointe était ornée d'un gros bouquet de roses mousseuses qui remplissait en avant l'intervalle des volants, et il était terminé dans le haut par un entre-deux brodé. Les manches de taffetas rose étaient bouffantes, recouvertes de petits volants de turlatane et bordées d'entre-deux. La coiffure était une guirlande de roses mousseuses pareilles à celles du bouquet. Une écharpe de turlatane, un éventail de nacre et de plumes blanches, et des gants de chevreau blancs à boutons d'or, étaient les accessoires de cette toilette, à laquelle était joint aussi un écriin contenant une parure de perles fines et de brillants que la maison *Lassalle et C^e* avait été chargée de faire remonter à la mode la plus nouvelle.

Madame Pérot-Petit, 20, rue Neuve-Saint-Augustin, qui avait fourni les fleurs de cette parure, en a fait pour Paris même plusieurs autres pleines d'éclat et de fraîcheur. L'une, de verveine corail, composée d'un bouquet de corsage et d'une coiffure de verveine et de rubans, était destinée à accompagner une robe de tulle blanc ayant dans le bas des masses de rouleaux de tulle blanc, séparés de cinq en cinq par des ruches très touffues, le tout montant très haut et faisant absolument l'effet d'une neige. Le corsage était recouvert d'une berthe formée, comme la jupe,

de rouleaux de tulle, et terminée par une ruche. De côté était nouée une large ceinture de ruban corail, et la parure devait être complétée par un peigne, un collier, et des boucles d'oreilles en camées de corail.

Des grappes de marronnier d'Italie d'un beau blanc, avec les contours teintés de cerise, devaient, l'une très touffue relever d'un seul côté une longue jupe de tulle recouvrant une première jupe bouillonnée; l'autre, plus petite, marquer le milieu d'un corsage de tulle bouillonné sur taffetas blanc; et la troisième, tenant à une toute mignonne guirlande de feuillage, devait être fixée sur un large bandeau de cheveux blancs légèrement ondulés et frisés, tandis que l'extrémité de la petite guirlande se perdait du côté opposé, sous les coques bien lisses du chignon, retenues par un peigne à trois rangées de perles de corail.

Il faut l'imagination exercée et féconde de madame *Plé-Horain* pour avoir pu rêver et produire, sous l'influence d'une température vraiment sibérienne, les nouveautés de printemps fraîches et gracieuses comme celles que nous venons d'admirer dans ses beaux magasins si admirablement situés, 27, rue de Grammont. Un de ses chapeaux de visites est de taffetas, de crêpe et de tulle mauves. La calotte de tulle est lisérée de taffetas, la passe de crêpe aérophane lisérée de taffetas, et le bandeau, de crêpe également, est coupé par parties, de taffetas. Le bavolet, recouvert d'une haute blonde, a le pied en taffetas et la tête en crêpe. Sur la passe est posé un délicieux apprêt-fanchon de blonde, coupé au milieu par un entre-deux de dentelle noire. Sur le côté est un saule en plume frimatée retenu par une agrafe d'or ornée de perles. Le dessous, qui fait un peu remonter la passe, est composé d'une ruche de crêpe enveloppée d'un flot de tulle illusion. Les brides sont de taffetas mauve brodé à l'aiguille de petites étoiles blanches.

Un autre chapeau qui mérite une mention spéciale est en crêpe épinglé, nouvelle étoffe d'été dont madame *Plé-Horain* a tiré un parti ravissant. Ce chapeau est de deux nuances: Solféрино, c'est-à-dire rose plus vif que le rose de Chine, et gris feutre foncé. Le fond à la vieille est rose, séparé au milieu par un nœud de deux nuances. Toute la passe et le bandeau sont gris feutre, coupés par des attaches de ruban rose, et autour du pied du bandeau est un gros ruché de dentelle noire haute de 6 centimètres. Le bord, dessus et dessous, est ruché de dentelle noire haute de 2 centimètres. Le bandeau est retenu par trois toutes petites flèches d'acier fin; les brides n^o 2 sont de deux tons.

Nous avons vu aussi chez madame *Plé-Horain* de ces coquets petits bonnets d'intérieur dont le secret semblait perdu, et de ces riches coiffures dont la variété prouve surabondamment que la saison des bals n'est pas terminée. Rien de plus noble et de plus élégant, par exemple, que celles qui sont ornées de plumes avec trois belles agrafes antiques reliées entre elles par des chaînettes d'or.

Un meuble qui convient à toutes les époques et en tous les temps, mais particulièrement aux moments indéterminés et transitoires, c'est le cachemire de l'Inde, dont on trouve un choix si brillant dans les riches galeries du *Persan*, rue de Richelieu, 74. En effet, s'il donne de l'élégance à une toilette d'hiver qui semblerait un peu négli-

gée et un peu lourde avec un manteau de drap, il ajoute du sérieux à une autre toilette peut-être un peu légère, si elle n'était recouverte que par une confection de printemps.

Les châles du *Persan* sont nouveaux comme dessins, comme coloris et comme dispositions. Ils ne sont généralement que d'une seule couleur, c'est-à-dire qu'ils ont dans le milieu un fond uni imperceptible affectant plusieurs figures diverses, puis d'énormes bordures reproduisant les méandres les plus capricieux et les plus insaisissables. Le *Persan a*, comme châles moins habillés, de charmants cachemires rayés d'excellent goût et de prix très abordables.

On va porter ce printemps beaucoup de châles de cachemire uni ou brodé, ornés de très grands volants de dentelle ou de guipure; nous en avons vu de très remarquables fabriqués pour cet usage par la maison *Ferguson*, 40, rue des *Jeûneurs*, chez laquelle s'approvisionnent bon nombre de nos principaux magasins de nouveautés. Nous avons vu aussi, sur une personne renommée par la grâce et la richesse de ses parures, une robe de satin bleu toute recouverte de dentelle de Cambrai, cette dentelle entièrement créée et si hautement perfectionnée par MM. *Ferguson*, et il nous a été absolument impossible de persuader à une dame qui se posait comme très compétente sur la question des dentelles, que toute cette garniture n'était pas du Chantilly le plus authentique.

Avec la dentelle *Lama*, autre création de la maison *Ferguson*, on fait de très belles pointes ou des châles doubles, qui sont un charmant complément à une toilette d'été, et qui l'hiver sont très convenables pour entrer dans un bal.

Un autre complément, selon nous, indispensable à une toilette de bal, c'est un parfum doux et léger, tel, par exemple, que les *gouttes de violette* ou le *parfum des brises de mai* de la maison *Violet*. Tout le monde connaît la supériorité du *savon de Thridace*, propriété spéciale de cette parfumerie renommée, et l'efficacité de la *crème Pompadour* contre l'apparition des rides. La *rosée des Abeilles* semble destinée à un même succès. Inventée depuis peu, cette lotion bienfaisante a déjà pris un rang remarquable parmi les cosmétiques les plus distingués.

Madame Marie DE FRIBERG.

GRAVURE DE MODES N° 594.

TOILETTE DE DINER. — Coiffure à bandeaux relevés, avec nœud de cheveux retombant très bas sur le cou. Cache-peigne en dentelle blanche.

Robe de moire antique gris-perle rosé, ornée de boutons de même couleur et de dentelle blanche. Cette robe est sans couture à la taille.

Le corsage est montant.

La manche, taillée en pagode très large du bas, ne forme pas de plis à l'emmanchure. La couture devant est creusée et deux gros plis sont formés à la saignée de façon à ramener le bas de la manche en avant, ce qui lui donne l'apparence d'une large manche à coude. Le côté intérieur de la manche s'arrondit du bas et est plus long que le dessus; on aperçoit ainsi la ruche de taffetas blanc qui garnit cet intérieur.

Un revers plat part de devant l'entournure et cache la couture et la naissance des plis. Ce revers est bordé d'une petite dentelle très froncée.

Sur ce revers il y a trois boutons ronds et plats entourés de deux rangs de petite dentelle froncée; un quatrième bouton, entouré de même, est au bas de la manche après la naissance du revers, derrière.

La robe est garnie devant, du haut en bas, de boutons encadrés de dentelle. Tous ceux du corsage sont d'égale grandeur; à partir de la taille, ils vont en grandissant vers le bas. Le dernier a 4 centimètres de diamètre; ceux du haut n'en ont que deux.

Petite ruche de tulle à l'encolure.

Sous-manches de tulle brodé, avec poignet en entre-deux et volant de dentelle sur le poignet.

TOILETTE DU MATIN. — Coiffure à bandeaux bouffants, Chignon très tombant, composé de grosses nattes lâches entrelacées, Nœud en écaille à boules d'or.

Robe de taffetas vert clair, garnie de taffetas vert plus foncé.

Les garnitures à la *maréchale* sont doublées de taffetas violet.

Toute cette robe est en droit fil.

Le corsage et la jupe sont sans aucune couture à la taille, ni devant ni derrière.

Des boutons plats garnissent tout le devant; ils ont au corsage 1 et 1/2 centimètres de diamètre et 3 au bas de la jupe.

L'ornement se compose d'un plissé à la *vieille*, dont le milieu forme des tuyaux *contrariés*. Cet ornement, qui simule une basquine devant, descend sur le dos en forme d'un corsage demimontant et carré. Il y a entre les garnitures, à la hauteur de la ceinture, un écart de 6 centimètres, et deux pans de taffetas doublé de violet sont cousus sous ces garnitures de manière à se nouer devant.

Les manches, très larges et très bouffantes, sont montées sans fronces devant à l'entournure, tandis que derrière il y a trois rangs de petites fronces coulissées. Le bas de ces manches (qui a de 35 à 38 centimètres de tour) se termine par cinq rangs de petites fronces coulissées. L'intérieur est garni de violet.

Une garniture est posée en guise de parement; elle part du bas de la manche devant et monte en biaisant dans la direction du coude.

Le devant de la jupe se compose de trois lés, qui vont du haut en bas comme à toute jupe unie; mais à partir de chaque côté de ce devant, la jupe s'arrête sous la garniture et le bas de la jupe (des côtés et derrière) forme un volant dont le point de départ est cousu aux bords des lés du devant. Ce volant forme une traîne arrondie derrière, tandis que le bas du devant est abattu pour dégager le pied.

Au dos, sous la partie carrée de la garniture, il y a neuf rangs de coulisses, aussi larges du haut que le carré de la garniture, puis se dégradant en descendant jusqu'à n'avoir que 3 centimètres de largeur au creux de la taille. Le taffetas est serré à très petites fronces dans ces coulisses; les deux rangs de fronces du bas descendent un peu plus que la longueur de la taille et fournissent à la *tournure* une ampleur froncée.

Cette robe, d'une idée toute nouvelle, est fort gracieuse et obtient un grand succès dans la maison *Gagelin*.

Petit col, sous-manches et manchettes relevées en batiste piquée.

L'HOROSCOPE.

Scènes historiques. (1800-1815.)

I.

Représentez-vous Saint-Pétersbourg, il y a aujourd'hui soixante ans, par une soirée de la fin de l'hiver. On était en avril.

En Russie, dans le mois d'avril, on voit encore des glaçons sur la *Neva* et de la neige sur les toits.

Huit heures du soir venaient de sonner à la grande horloge du palais de Péterhoff; c'est dire qu'il faisait déjà nuit noire.

Un enfant, qui pouvait avoir une dizaine d'années, se tenait près du palais du prince Tufiakine, sous le vestibule.

Il était taciturne, immobile, triste. Si l'on avait pu percer l'obscurité qui commençait à envelopper tous les objets autour de lui, on n'eût pas tardé à voir que deux grosses larmes roulaient dans ses grands yeux bleus.

— Comment passerai-je cette nuit? se demandait-il.

De minces vêtements, de couleur brune, couvraient son corps un peu amaigri. Cependant l'enfant, pour combattre l'invasion du froid, qui était encore vif dans cette saison, chauffait ses mains transies à un soupirail des cuisines.

— La bonne odeur de rôti et de coulis qui vient par ces barreaux ! reprenait-il. Heureuses gens que ces marmitons ! Ils ont de bons morceaux à bouche que veux-tu. Mais, moi, comment dînerai-je ce soir ?

Et comme pour prendre un à-compte sur les festins du prince Tufiakine, il ouvrait ses narines de manière à arrêter au passage la fumée des fourneaux qui s'échappait par le soupirail.

— Il y a, poursuivait-il, une chanson russe qui est tirée d'un proverbe français ; on y dit que Dieu donne la pâture aux petits des oiseaux et que, par conséquent, il a toujours un grain de froment pour l'orphelin. S'il en est ainsi, j'ai droit plus que tout autre à la protection de Celui qui est au ciel. Orphelin ! je le suis deux fois. Ma mère est morte de fatigue, il y a quatre ans, en revenant de Kasan, où elle était allée vendre des pelleteries. Mon père a péri, il y a six mois, en remorquant un bateau marchand dans la Newa.

Ici les deux larmes, toujours prêtes à s'échapper de ses yeux, se suspendaient comme deux perles à ses longs cils.

— Depuis ce dernier malheur, reprenait-il, j'ai mené une vie plus pénible que celle d'un chien errant. Je me suis présenté au port pour y faire des commissions, mais les portefaix, s'imaginant que je venais prendre une part de leur salaire, m'ont chassé avec des injures. J'ai tendu la main de porte en porte. Quelques bonnes âmes m'ont donné, mais les indifférents me criaient : « Un grand garçon tel que toi, se faire mendiant ! c'est à en mourir de honte. » A la fin je suis brisé. Que le Père Céleste m'assiste, s'il ne veut pas que je meure cette nuit de froid et de faim !

Il en était là de son monologue lorsqu'un bruit étrange, qui partait d'une rue voisine, vint se faire entendre jusque sous les colonnes du palais.

L'enfant leva la tête et regarda.

Dix ou douze hommes du peuple poursuivaient avec un accompagnement obligé de grosses injures une femme déjà âgée. La malheureuse créature était haletante. Quoique la nuit fût fort épaisse, l'enfant avait pu distinguer que la fugitive était couverte de haillons et qu'elle avait une mandoline moldave à la main.

— Va-t-en, sorcière maudite ! disaient quelques-unes de ces voix.

— Si tu passes encore par cette rue, reprenaient quelques autres bouches de ce groupe menaçant, nous te jetterons à l'eau, fille du diable !

Quant à la femme poursuivie, comme elle mettait sa force tout entière dans l'action de fuir, elle ne sonnait mot. Seulement, au bout de deux ou trois minutes, quand elle eut vu que la meute se décidait à ne pas lui faire une plus longue chasse, elle s'arrêta et, d'un geste bizarre, qui n'était pas dépourvu d'une certaine noblesse, elle eut l'air d'invoquer contre ses persécuteurs une mystérieuse conjuration.

— Ah ! dit alors l'enfant à demi-voix, c'est Zinka la Devineresse.

Il avait eu beau ne prononcer ces paroles que d'un ton étouffé, la femme, douée sans doute d'une grande délicatesse d'organes, les avait entendues.

— Qui donc sait mon nom par ici ? demanda-t-elle.

En même temps, elle dardait la pointe de deux grands yeux bleus sur le côté par où était sortie la voix.

Zinka la Devineresse (on l'a peut-être deviné) appartenait à une race ancienne et proscrite dont les divers tronçons sont disséminés sur le monde entier. En Écosse, on nomme ces tronçons des gypsis ; en Espagne, des zingari ; en France, des bobémiens ; en Hongrie et dans le Nord, des tziganes. Vous avez vingt fois rencontré ces types en parcourant nos provinces du Midi. Sur la lisière des Pyrénées comme sur les rives du Danube, ils sont nomades, maquignons, musiciens, tireurs de cartes, bateleurs. Zinka avait bien en elle tous les signes caractéristiques de cette famille inconnue,

Reste immonde
D'un ancien monde,

comme a dit un poète. Sur une tête orientale, de longs cheveux noirs, roides et luisants comme la crinière du cheval, la peau bronzée, des yeux de diamant, la bouche grande, les lèvres épaisses, le menton aigu.

— Qui donc sait mon nom par ici ? dit une seconde fois la diseuse de bonne aventure.

Mais avant que l'enfant eût répondu, Zinka, armée de la puissance des nyctalopes, avait percé l'ombre de son regard et distingué cette silhouette accroupie devant les dernières étincelles d'un foyer avare. Il n'avait pas fallu beaucoup de temps à la bohémienne pour comprendre qu'elle se trouvait en face d'une misère encore plus grande que la sienne. En deux bonds, elle était arrivée jusque sous la colonnade du palais.

— Est-ce que tu me connais, petit ? demanda-t-elle à l'orphelin.

— Tout Saint-Pétersbourg connaît Zinka la Chirromancienne.

— Tu pourrais ajouter que tout Saint-Pétersbourg me hait.

— Les autres obéissent à leurs goûts, répondit l'enfant ; mais moi, malheureux, je n'ai pas le droit de haïr ceux qui me ressemblent.

Ces paroles firent tout à coup tomber la colère du cœur de la Devineresse.

— Est-ce que tu ne serais pas, comme les autres enfants de cette ville, sorti d'un nid de serpents ? reprit-elle. Quel est ton père ?

— Je n'ai plus de père.

— Ta mère, alors ?

— Elle est morte.

Pour le coup, la tête de la bohémienne rayonna comme si une langue de feu l'eût entourée.

— En vérité, petit, tu n'as pas de parents ni d'asile ? Eh bien ! tu avais raison de dire tout à l'heure que nous nous ressemblions.

Puis, après un instant de silence :

— As-tu dîné ?

— Non, Zinka. Je n'ai pas de pain non plus.

— Rassure-toi, j'en ai pour nous deux, moi, au moins pour ce soir.

En parlant ainsi, elle lui fit signe de se lever.

— Quittons le vestibule de ce palais. Tiens, à cinquante pas d'ici, au bout de cette ruelle déserte, se trouve une guérite abandonnée; ce sera un meilleur abri pour deux pauvres oiseaux battus par le vent humide de l'hiver. Allons, viens, petit; je t'invite à y dîner avec moi.

Ces deux infortunées s'étaient-elles comprises? Il est permis de le supposer, car en ce moment même, l'orphelin et la bohémienne se regardaient comme s'ils se fussent connus toute leur vie.

Cinq minutes, au plus, suffisaient pour opérer le déplacement que Zinka venait d'indiquer.

Auprès de la guérite, qui lui servait de gîte de temps en temps contre la pluie et la neige, la devineresse trouva un amas de branches de bois mort et de feuilles sèches. D'un coup de briquet, appliquée contre une pierre, elle fit jaillir une dizaine d'étincelles, et bientôt une flamme vive et pénétrante répandit une douce chaleur autour d'eux.

— Est-ce que cela ne vaut pas mieux que la fumée qui sort des cuisines d'un prince?

L'enfant ne put se défendre de laisser paraître sur ses lèvres un sourire de contentement.

— Voilà du feu, reprit la sorcière; c'est déjà bien, mais ce n'est pas tout.

A sa robe en guenilles était attachée une sorte de havresac en cuir; Zinka en tira tour à tour un jambon de renne fumé, une poignée de fruits secs et deux petits pains d'orge.

— Eh bien! que dis-tu de cela, petit?

L'enfant la regardait avec des yeux étonnés.

— Attends! attends! il y a aussi à boire!

En parlant ainsi, elle lui faisait voir une petite bouteille recouverte d'osier et pleine d'une de ces généreuses eaux-de-vie dont les habitants du nord de l'Europe ont besoin pour neutraliser l'influence de leur climat.

A l'aide d'un petit couteau à manche de buis, elle fit ensuite deux parts égales de ses provisions.

— Tiens, voilà ce que te donne la fille du diable! ajouta-t-elle en faisant allusion aux injures que les gens du peuple avaient proférées contre elle un quart d'heure auparavant.

Il se mirent à faire leur repas.

L'enfant pleurait presque de joie.

Après qu'il eut mangé dix ou douze bouchées de jambon, la bohémienne approcha le flacon d'eau-de-vie de ses lèvres.

— Bois, dit-elle, et conviens qu'il y aurait de quoi réveiller un mort.

En effet, l'enfant se sentait ranimé au point de n'être déjà plus le même. Sa figure, éclairée par la flamme qui s'élevait de l'amas de branches sèches, brillait d'une beauté pure, la beauté si fugitive du premier âge.

Au moment où Zinka se disposait à lui donner des figues, une exclamation rapide sortit des lèvres de la devineresse.

— Comment te nommes-tu? lui demanda-t-elle.

— Michel Zibin.

— Eh bien! Michel Zibin, je vais te donner un dessert si brillant qu'il tenterait un prince.

— Voilà déjà de bonnes figues de Smyrne, Zinka,

— Il s'agit de quelque chose de meilleur encore que les figues d'Asie, Michel.

— Que voulez-vous donc dire?

Ici, tout en ayant l'air de se recueillir pour répondre, la devineresse jeta une poignée de feuilles sèches sur les charbons du brasier. Au même instant une lueur rougeâtre éclaira le visage de l'orphelin.

Zinka ne détachait plus ses yeux de la tête de son jeune convive.

— Tous les signes de la plus grande réussite sont inscrits sur ces traits-là, murmura-t-elle.

— Où est votre dessert? reprit l'enfant avec l'attitude d'espièglerie qu'on pardonne toujours à cet âge.

— Mon dessert! Ah! c'est une façon de parler. J'ai voulu donner à entendre que je te dirai ta bonne aventure.

— Zinka, vous vous moquez d'un pauvre enfant.

— Me moquer de toi, Michel! Pourquoi?

— C'est que, voyez-vous, je sais bien que vous êtes fort habile dans votre art et que vous faites payer fort cher vos secrets. Ce que je sais aussi, c'est que je n'ai pas plus d'or ni d'argent qu'il pourrait en tenir à la patte d'une fourmi d'Odessa.

— Mais, mon garçon, je ne te prendrai rien. Te révéler de belles choses gratis, c'est là le dessert que je t'ai promis.

La pythonisse s'interrompit un instant afin de faire quelques gestes empreints d'un sens cabalistique; après quoi, elle reprit :

— Michel Zibin, tends-moi la main gauche.

L'enfant obéit.

— Je t'annonce d'abord, reprit-elle, que tu passeras la nuit qui vient dans un des plus beaux palais de cette capitale, sur un lit plus doux que celui du fils d'un czar.

— Zinka, vous continuez à vous moquer de moi.

— Je n'ai jamais parlé si sérieusement, je te le jure. Ne retire pas ta main.

— Il y a encore de nouveaux bonheurs à me prédire?

— Enfant! il n'y a que trois hommes en Europe qui puissent se vanter d'avoir une main plus heureusement frappée de fibrilles que la tienne : — le général Napoléon Bonaparte, premier consul de la République française, qui sera bientôt empereur; — un autre soldat, le général Charles-Jean Bernadotte, qui deviendra roi de Suède et de Norvège; — et un juif, Samuel Rothschild, simple colporteur de Francfort-sur-le-Mein, qui finira par être le banquier des rois et le roi des banquiers.

— Eh bien! Zinka, dit l'orphelin, qui ne s'était pas arrêté à cette nomenclature, quelles prospérités votre art de prophétesse me promet-il encore?

— Écoute bien, enfant.

— Parlez.

— Dès demain (tu vois qu'il n'y a pas longtemps à attendre), tu deviendras le protégé et bientôt le page d'une des grandes dames de la cour de Russie.

— Saint-Nicolas! serait-ce possible?

— On te décrassera, on te couvrira de beaux habits, on te mettra entre les mains de maîtres en fait de science, d'art et d'agrément; on fera enfin de toi, pauvre mendiant, un gentilhomme accompli, toujours bienvenu partout où il se présentera.

L'enfant ne se sentait pas de joie.

— Attends, Michel, ce n'est pas tout.
— Est-ce que je serais destiné, moi aussi, à devenir roi ou empereur ?

— Pas tout à fait, mais peu s'en faut. Un jour, tu t'ennuieras de la vie qu'on mène dans les palais. Comme l'Europe sera alors en feu, tu iras au camp, prenant part à la guerre. Chacun des coups de sabre donnés par toi paraîtra valoir vingt coups de sabre donnés par un autre. En te promenant pacifiquement, un soir, tu accompliras un fait d'armes qui te conduira dès le lendemain à une grande fortune.

— Que de contes bleus ! s'écriait Michel.

— Je ne dis pas un mot qui ne soit vrai, tu l'éprouveras. Titré, honoré, riche, bien marié, tu me rencontreras étant assis dans une voiture traînée par quatre chevaux. C'est pour dans quinze ans, entends-tu. Dans ce temps-là, mon fils, la pauvre Zinka sera bien vieille, et, avant de mourir, elle pourra te saluer de ces paroles : « T'avais-je menti ? »

En parlant ainsi, elle tendait à Michel Zibin une dernière gorgée d'eau-de-vie.

— Il se fait tard, ajouta-t-elle, nous allons nous quitter pour aller chacun au-devant de notre destinée.

L'enfant, ému, répondit qu'il ne voulait pas encore se séparer d'elle.

— Va, lui dit-elle, pour tout remerciement, garde le souvenir de la pauvre bohémienne, la fille du diable.

Elle mit sa mandoline en bandoulière, replaça la petite bouteille d'osier dans le havresac, serra la main à l'enfant et s'envola dans l'ombre, pareille à une chauve-souris.

Michel Zibin se retrouvait donc seul ; mais ce ne devait pas être pour longtemps.

Comme il n'y avait plus de bois mort à jeter sur les charbons, le feu allait s'éteindre, et l'orphelin se disposait à chercher un gîte ailleurs, lorsqu'une voix d'homme résonna à deux pas.

— Halte-là, petit : on ne passe pas si vite.

Cette voix d'homme, c'était le bonheur qui se présentait brusquement afin de lui barrer le chemin.

II.

A la lueur d'un dernier tison qui se mourait sous la cendre, Michel Zibin put démêler les traits de celui qui venait de l'interpeller d'une manière si inattendue.

L'homme était de haute taille, bien découplé ; il portait une pelisse garnie de fourrures à la façon des personnages. En guise de coiffure, il avait une casquette blanche, coupée de bandes rouges et terminée par une visière de cuir. En marchant, il faisait siffler une cravache, mais probablement pour se donner une contenance.

Il avait, comme tous les Russes, la figure rasée.

— Qui es-tu ? demanda-t-il d'une voix assez douce au petit vagabond tout tremblant.

— Un pauvre enfant sans famille et sans abri.

— Comment te nommes-tu ?

— Michel Zibin.

— Ton âge ?

— Dix ans.

— Fort bien, ajouta l'homme après avoir regardé

l'enfant sous le nez ; ta figure me revient assez. Il y a des chances pour que tu puisses faire notre affaire.

— Quelle affaire, monseigneur ?

— Appelle-moi monsieur tout court, afin de ne pas blesser les oreilles des autres. Quant à l'affaire dont je te parle, tu sauras plus tard en quoi elle consiste. En attendant, suis-moi.

— Où ça, monsieur ?

— Tu vas le voir.

Ils n'avaient pas fait dix pas que l'inconnu reprenait :

— Il faut vraiment, petit, que nous ayons été prédestinés à nous rencontrer. Figure-toi qu'il y a bien vingt ans que je n'ai traversé cette ruelle, que je n'ai jamais aimée, attendu que c'est d'ordinaire un lieu de rendez-vous pour les bohémiens et les gens sans aveu. Mais tout à l'heure, en longeant le quai de la Newa, j'ai entendu je ne sais quelle voix mystérieuse se pencher à mon oreille et me pousser de ce côté. J'y suis venu, je t'y ai vu, je t'emmène : on dirait que tout cela était écrit.

Michel Zibin avait bien envie de parler en cet endroit de la prédiction de la devineresse, mais il se retint à temps, moitié par discrétion, moitié par modestie.

Chemin faisant, l'homme recommençait le dialogue.

— Tout me fait supposer que tu plairas à la princesse.

— Quelle princesse ?

— Tu le sauras bientôt. Viens toujours passer la nuit au palais.

Pour le coup, Michel Zibin ne pouvait s'empêcher d'admirer mentalement le prodigieux savoir de Zinka.

— Voilà déjà ses promesses qui se réalisent, se disait-il.

Deux fois, de cent pas en cent pas, l'homme s'était à demi arrêté dans sa marche pour regarder l'enfant à la lueur des réverbères.

— Oui, reprenait-il en se parlant à lui-même, oui, il est bien portant, il est d'une figure avenante, il est vif : il a tout ce qu'il faut pour remplacer dignement le Circassien de la princesse.

— Si c'est de moi qu'il est question, monsieur, se hasarda pour la seconde fois à dire Michel Zibin, apprenez-moi donc, s'il vous plaît, à quelle princesse je dois avoir affaire ?

L'homme, distrait et fatigué, répondit :

— A la princesse Potocka.

Michel Zibin, qui n'était pas encore très familier avec le grand monde russe, ne se trouvait guère plus avancé.

Cependant j'imagine que, pour ce qui est du lecteur, ce doit être toute autre chose.

Les *Mémoires* publiés dans la première partie de ce siècle, tant en France qu'en Russie, ont suffisamment fait connaître la princesse Potocka. On sait que c'était une femme des plus distinguées de la cour d'Alexandre I^{er}. Belle, spirituelle, délicate, aimant avec passion les arts, les fêtes et les plaisirs de l'esprit, elle donnait le ton à la société moscovite à l'époque dont nous parlons. Les grandes dames russes la reconnaissaient comme un chef de file toujours obéi.

Mais la princesse Potocka avait, comme tous les personnages qui étaient nés dans le siècle de Cathe-

rine II, des manies ou des préférences exclusives. Ainsi on avait élevé sous ses yeux, dans son palais, un petit esclave de Circassie, fort bel enfant, dont elle aimait les mutineries. Du jour où il avait pu marcher et courir, l'enfant du Caucase avait endossé un fort joli costume style Louis XV, dessiné par sa maîtresse, et l'on avait fait de lui un page. Il était toujours derrière le fauteuil de sa maîtresse, ou sur son traîneau, ou dans sa voiture; il l'accompagnait en tous lieux, ayant charge de porter son éventail, de donner ou de recevoir ses lettres, ses bouquets, ses invitations de bals et de dîners.

Bref, il était pour la princesse ce que le nain Bébé avait été pour le roi de Pologne.

Cet hiver même, au moment où il entra dans sa dixième année, le Circassien avait été pris d'un gros rhume après une course imprudente sur les quais; il y avait eu complication de rougeole, et il était mort.

La princesse se lamentait. Hélas! où et comment trouver un page qui remplaçât le Circassien?

On avait fait venir Justinien Obrenowicht, l'intendant, en lui recommandant de chercher.

Justinien Obrenowicht, l'intendant, était justement l'homme qui venait d'aborder Michel Zibin dans la rue des Bohémiens. Il y avait déjà huit jours qu'il cherchait d'un bout à l'autre de la ville, mais inutilement. Jusqu'à ce jour, il n'avait réussi à mettre la main que sur de petits Moujicks au poil fauve ou sur de petits Cosaques au nez écrasé. Désespéré du peu de succès de ses recherches, il songeait à commencer une excursion dans les provinces, et peut-être même au Caucase, quand un bon vent, soufflant du fleuve, l'avait poussé dans la ruelle.

C'était alors qu'il avait répété, avec un sourire de satisfaction, en parlant de Michel Zibin :

— Dix ans, une figure avenante, de l'espièglerie, c'est bien le page qu'il faut pour remplacer le Circassien.

Après une demi-heure de marche, l'homme et l'enfant arrivaient enfin dans le quartier élégant de Saint-Petersbourg, devant le portail d'un hôtel magnifiquement éclairé.

— C'est là, petit, dit l'intendant.

Michel Zibin était tout tremblant.

— Est-ce que tu as peur d'être mal accueilli au palais? lui dit l'intendant.

— Dame, monsieur, je ne connais pas la princesse Potocka, moi, répondit l'orphelin.

En même temps il montrait à Obrenowicht son misérable accoutrement, ses chaussures usées et sa figure assez peu propre pour qu'il pût comparaître devant une grande dame, une princesse.

— Sois tranquille, lui dit l'intendant en souriant, tu ne verras la princesse que demain et dans un tout autre costume. Provisoirement, on va songer à te faire passer une bonne nuit.

Obrenowicht reprit :

— A propos, as-tu dîné?

— Oh! oui, monsieur.

— Diable, tu réponds cela du ton d'un gaillard qui aurait eu son couvert mis à la table du czar lui-même. Qu'as-tu mangé?

— Du jambon de renne fumé, monsieur, du pain d'orgé et des figues.

— Vrai repas de bohémien; tu en feras de meil-

leurs à l'avenir, je te le promets. Mais, voyons, pas de fausse honte. Entrons.

L'intendant fit retentir un lourd marteau qui retombait sur un rond de fer, et, une seconde après, la grande porte de l'hôtel tournait sur ses gonds.

— Qu'on mène cet enfant dans une des meilleures chambres du palais, s'écria Justinien Obrenowicht.

Michel Zibin dormit à peine, tant il était émerveillé de tout ce qui lui arrivait depuis la prédiction de la sorcière.

Le lendemain, dans la matinée, au moment où il commençait à ouvrir ses yeux, réjouis par un doux sommeil, l'enfant aperçut tout près de son chevet un homme qui paraissait épier ses mouvements.

Cet homme n'était autre que l'intendant.

— Écoute, petit, dit le personnage à Michel Zibin. Hier, au moment où je t'ai recueilli, quand tu en étais réduit à coucher à la belle étoile, tu n'étais qu'un petit vagabond, abandonné à la froide pitié des passants; tu vas être bientôt le plus choyé des enfants, un page, presque un prince. Mais si tu veux arriver à ce degré de bonheur, ne t'avise pas de vouloir contrarier la destinée; obéir, c'est ce qu'il y a à faire.

— J'obéirai, monsieur, répondit l'enfant.

Deux valets entrèrent.

— Le bain du page est prêt, dirent-ils.

— Michel Zibin, tu vas prendre un bain; obéis.

Les deux valets s'emparèrent de l'enfant et ne le rapportèrent dans la chambre qu'au bout d'une heure, c'est-à-dire après qu'il eut pris un bain administré à la manière orientale.

Deux autres valets se présentèrent, ayant de riches étoffes sur un coussin.

— Qu'est-ce que ceux-là veulent? demanda l'enfant.

— T'habiller.

— Je suis prêt.

Ils apportaient un costume circassien, qu'on passa au petit vagabond.

Vingt minutes suffirent pour que Michel Zibin eût mis des bas de soie de la Chine, des guêtres en cuir du Maroc, des babouches de Bagdad, un pantalon bouffant, un caftan vert, rehaussé d'arabesques en or, un turban de cachemire, surmonté d'une aigrette, et une ceinture rouge à laquelle pendait un petit cimenterre dont la poignée était enrichie de pierreries.

On présenta une glace au nouveau page.

— Eh bien! comment te trouves-tu? demanda l'intendant à l'orphelin.

— Me voilà tellement changé que je ne me reconnais plus moi-même.

— Suis-moi maintenant. Je vais te présenter à la princesse.

— J'obéis.

On était à l'heure où, venant de se lever, la princesse Potocka recevait ses premières visites, affaire importante pour une grande dame de la fin du dix-huitième siècle.

Il y avait autour d'elle, faisant leur cour, des gentilshommes du czar, un ambassadeur étranger, un poète et un général.

Un valet s'approcha d'elle.

— Michel Obrenowicht fait demander s'il peut avoir l'honneur de présenter à la princesse le page qui succédera au Circassien?

— Mais sans aucun doute.

La portière de perse ayant été soulevée, l'intendant entra en tenant l'enfant par la main.

— Il est charmant ! s'écria la princesse.

L'exclamation fut bien vite répétée en chœur par tous les assistants.

Il faut tout dire, Michel Zibin était merveilleux à voir sous le costume d'Orient ; sa fraîche et naïve figure, tondu pour la circonstance, s'encadrait d'une adorable façon dans le turban du Caucase, et, à l'air qu'il avait en touchant son cimenterre, on aurait pu aisément supposer qu'il était né sous la tente de quelque émir de la Circassie.

La ressemblance qu'il avait avec le page qu'elle venait de perdre causait une vive joie à la princesse. Il ne lui manquait plus que de savoir s'il était vif, sûr, intelligent.

— As-tu le pied leste quand il s'agit d'aller porter une lettre en ville ? lui demanda-t-elle.

— J'ai parcouru cent fois Saint-Pétersbourg d'un bout à l'autre.

— Pourrais-tu être maître d'un secret ?

— Je mourrais plutôt que de trahir la confiance de la princesse.

— Fort bien. Voilà d'excellentes dispositions. Voyons l'esprit après avoir interrogé le cœur. Sais-tu lire ?

— Non, madame.

— On te donnera des maîtres. Sais-tu chanter ?

— Non, madame.

— On t'apprendra le violon. Il est inutile de te demander si tu entends quelque chose aux autres arts d'agrément ; tu ne sais rien ?

— Je ne sais que jouer à la fossette et au cheval fondu.

— Eh bien ! c'est toute une éducation à refaire. On t'enseignera la musique, la danse, l'escrime, et, en un mot, tout ce dont a besoin un page de bonne maison.

— Madame, je vous en serai toujours reconnaissant.

— Obrenowicht, ajouta la princesse en les congédiant, vous savez qu'on n'épargnera rien pour qu'il rivalise avec les pages de la cour. Allez !

III.

Rien ici-bas ne va aussi vite que le temps, ni l'oiseau qui, de son aile, rase la voûte des cieux, ni la vague qui s'enroule en plis ondulés sur les plaines de la mer, ni la chaîne électrique qu'on envoie d'un continent à un autre continent.

Le temps est le marcheur le plus rapide, parce qu'il ne s'arrête jamais, ni la nuit, ni le jour.

Cinq ans passèrent vite.

Pendant ces cinq années, Michel Zibin avait été le plus heureux enfant qu'il y eût dans la ville des czars.

Sur l'ordre de son opulente maîtresse, on lui avait donné l'instruction des grands de l'empire.

Un certain luxe et sa bonne mine aidant, il était bienvenu partout.

Au bout de la seconde année, les gens du palais même avaient oublié l'humilité de son origine.

Quand on le voyait passer à pied, en calèche découverte ou à cheval, on s'écriait :

— C'est le page de la princesse Potocka.

Et tout était dit.

Quant à lui, se rappelant de temps en temps la prophétie de Zinka la Devineresse, il n'était déjà plus si étonné de la clémence de sa destinée. — On s'habitue si vite à être heureux ! — Et puis, il n'ignorait pas que dans cette jeune et mystérieuse Russie, le haut du pavé appartenait depuis longtemps au hasard et au chevalier d'aventure.

— Qu'était-ce que Catherine I^{re} ? — Une servante d'auberge.

— D'où sortaient les Mentzickoff ? — D'un petit garçon qui avait commencé par vendre des tourtes, des brioches et des tartelettes.

— D'où venaient les Orloff ? — D'un point de départ encore moins élevé.

— D'où étaient arrivés tant de comtes et de princes moscovites pleins de faste ? — Celui-là d'un piqueur ; — cet autre d'un barbier ; — ce troisième, et ce n'est pas le moins noble, d'un pêcheur de thon.

— Qui empêchait que lui, Michel Zibin, devint un personnage, parce qu'il était le fils d'un ouvrier des ports ?

Dédaigné à cause de sa naissance, non, grâce au ciel, Michel Zibin n'avait pas cette appréhension.

A force de se frotter au grand monde, il était parvenu à connaître ses goûts, ses antipathies, ses préférences et ses habitudes. Ainsi il savait que si la société moscovite étale beaucoup de morgue aux yeux de l'étranger, elle a cependant trop d'esprit pour faire la superbe dans son propre pays. En jetant un simple coup d'œil sur son passé d'hier, elle n'ignore point qu'elle n'est sortie que d'hier des steppes de la grande Tartarie pour mêler son sang au sang des Slaves et des Germains. Par conséquent, elle ne se reconnaît pas le droit ni le ridicule de se montrer difficile sur les questions d'arbre généalogique ni de regarder un parvenu de travers.

— Le jour où je serai un homme, j'épouserai tout comme un autre une femme de haute volée. Cela se trouve d'ailleurs dans le programme des bonnes fortunes qui m'ont été prédites par la devineresse.

Sur ces entrefaites, un matin, la princesse le fit appeler ; Michel Zibin s'empressa d'accourir.

— J'ai à te parler d'une affaire importante, Michel.

— Je suis aux ordres de madame.

— Tu commences à n'être plus un enfant. Quel âge as-tu à cette heure ?

— Quinze ans, madame.

— Eh bien ! te voilà déjà trop grand et tu n'es plus assez jeune pour continuer à être mon page.

Michel Zibin ne put s'empêcher de pâlir, il se disait *in petto* :

— Que deviendrai-je donc si je suis obligé de quitter le palais ?

Mais, par bonheur, la princesse reprit vivement le dialogue.

— Il est certain qu'ayant pris en cinq ans la consistance d'un homme, je ne peux plus te faire porter mon manchon, ni ma pelisse, ni mon livre, ni mon lorgnon, sans crainte de donner lieu à des commentaires blessants. Ainsi, à dater d'aujourd'hui, tu cesses d'être mon page.

— Est-ce que madame la princesse me chasse? demanda l'orphelin sur le ton de l'anxiété la plus vive.

— Moi, te chasser, Michel! Pourquoi donc? Je n'ai contre toi aucun sujet de plainte. Loin de vouloir te délaisser, j'ai songé à ton avenir.

— Madame a toujours été une providence pour moi.

— Oui, ce matin même, tout en jetant des gimblettes à mon pointer d'Écosse, je me suis dit: « Voyons, qu'y a-t-il à faire pour Michel Zibin? » On t'a appris tout ce qu'un homme de bel air doit savoir, les belles manières, le beau langage, un peu de musique, un peu de littérature, un peu de dessin et beaucoup de danse. Je vais te faire entrer dans la diplomatie.

— Mais, madame, il faut, avant tout, pour cela, avoir de la naissance.

— Tu es censé en avoir, puisque tu as été le page de la princesse Potocka.

— C'est juste.

Ici la princesse prit une feuille de papier à filigrane d'or; elle mit à sa main de fée une plume, et après avoir écrit huit ou dix lignes au plus, à la hâte, elle dit à son protégé :

— Tiens, voilà un passeport qui te fera parvenir jusqu'au prince Nariskin, ministre des affaires étrangères. Il n'y a pas un instant à perdre; fais ateler la calèche et va porter toi-même ma missive.

Or, voici ce que contenait cette lettre :

« Prince,

» Cherchez donc bien, je vous prie; il doit y avoir » autour de vous, quelque part, une place vacante de » secrétaire; je veux dire une place de secrétaire qui » mène peu à peu plus loin.

» Michel Zibin, mon page, qui vous remettra la » présente en main propre, ne peut plus être mon » page. Il est, j'en suis sûre, du bois dont on fait les » diplomates, et c'est pour lui que je vous demande » cette place de secrétaire.

» Je vous revaudrai cette complaisance-là.

» Votre servante dévouée, prince.

» Princesse POTOCKA. »

Ce que femme veut, Dieu le veut; — à plus forte raison quand la femme est une princesse, encensée par toute une cour.

Le soir même, Michel Zibin était nommé deuxième secrétaire du prince Nariskin lui-même.

Pour arriver à ce poste si envié par les aînés des premières familles de l'empire, il avait, comme on dit, passé sur le corps d'une douzaine de candidats ou de solliciteurs qui attendaient depuis plusieurs années.

Fortune, voilà de tes coups!

— Deuxième secrétaire en titre d'un des ministres du czar, disait l'orphelin, le soir, en se couchant, allons, la pauvre sorcière n'avait rien outré. Il faudra bien que j'arrive maintenant, et malgré vent et marée.

Il y eut dès le lendemain chez Michel Zibin un changement de front complet.

L'enfant était déjà un homme.

Il mit son cerveau à la place de son cœur et son cœur à la place de son cerveau.

Il était devenu comme par enchantement fat, poli, empressé, louangeur, joueur, danseur; il faisait la courbette devant les grands et il écrasait des petits de son orgueil; il se montrait prodigue de promesses et avare de démarches.

Comment ne pas réussir?

Trois ans venaient de s'écouler au milieu de cette vie toute parsemée de petits labeurs dorés, de fêtes et d'enchantements.

Une nuit, dans un bal costumé, Michel Zibin avait distingué une adorable danseuse blanche, blonde avec de grands yeux bleus et un diadème de diamants dans des cheveux.

— Morceau de roi, se disait-il. Je vais voir si, par hasard, cela ne serait pas pour moi.

Au milieu d'un quadrille, il fut à même d'appréhender ce qu'était la jolie danseuse.

On la nommait Ivane Trogoff, fille d'un boyard, récemment arrivé à Saint-Petersbourg pour y résider, du moins jusqu'à ce qu'il eût marié la belle enfant.

Beau cavalier, valseur recherché, homme de belles manières, ayant ses grandes entrées à la cour à cause de la double protection du ministre et de la princesse Potocka, Michel Zibin demanda à faire ses visites au boyard, et il y fut admis.

Dès la première soirée le comte Trogoff prit le jeune homme à part, et lui dit avec une franchise toute rustique :

— Mon cher monsieur, je ne suis pas précisément un ours de la Sibérie. Mon œil de paysan voit bien quelle sorte de miel peut attirer ici une fine mouche telle que vous. Tenez, vous voulez la main d'Ivane, n'est-ce pas? Eh bien! l'affaire peut s'arranger à la condition que nous y mettrons le temps. Je trouve que, provisoirement, vous n'êtes pas sur un assez bon pied dans le monde. Deuxième secrétaire d'un ministre, c'est quelque chose; mais je vous déclare que, comme j'ai une mine d'argent des monts Ourals à donner en mariage à ma fille, je tiens à ce qu'elle ait un mari mieux loti. Soyez seulement attaché d'ambassade, et nous aviserons. D'ici là, voyons-nous comme de bons amis, mais rien de plus.

Pour la première fois depuis la nuit mémorable où l'intendant de la princesse Potocka l'avait rencontré dans la ruelle des Bohémiens, Michel Zibin était légèrement contrarié par un caprice du sort. Cette déconvenue inaccoutumée l'avait frappé au plus vif du cœur.

— Est-ce que j'aurais déjà parcouru le cercle de mes bonheurs promis? se demandait-il.

Il arrive par moment à la Fortune de boudier ceux qu'elle aime. Ce n'est qu'une passagère froideur qui paraît avoir pour but de rendre plus douces de nouvelles faveurs. Les hommes vraiment heureux, ceux qui sont *nés coiffés*, comme dit le proverbe, ne s'y trompent jamais. Ils savent bien que ce qui ne leur a pas été donné hier ne leur sera pas refusé demain, et ils attendent en riant.

Michel Zibin qui, jusqu'à ce jour, n'avait pas cessé d'être le plus caressé des aventuriers, ne pouvait pas se faire à cette subite contrariété de la destinée.

— Soyez seulement attaché d'ambassade! Voilà ce que m'a dit le boyard. Il trouve la chose toute simple! Or, dans cette capitale, où l'on a vu depuis Pierre le Grand tant de parvenus sortir des rangs du

peuple pour poser le pied tout près du trône, il n'y a que vingt-cinq attachés d'ambassade, et on compte cent fils de princes qui courent après ce titre. Comment m'y prendre pour le conquérir ?

En parlant ainsi, le secrétaire du ministre supputait dans son esprit tout ce qu'il pouvait y avoir autour de lui d'auxiliaires influents en état de lui rendre accessible la charge en question.

— Son excellence le ministre, c'est déjà quelque chose; madame la princesse Potocka, c'est déjà beaucoup; mais que de concurrents!

Au bout de six mois de recherches, de démarches, de soupirs jetés dans les nuages, de placets, d'espairs réchauffés et refroidis, de demi-joies étouffées, de demi-tristesses comprimées, de monologues, de nuits blanches, il arrivait à cette conviction pénible qu'il ne réussirait pas.

— Dans ce pays où le caprice du souverain a souvent fait un premier ministre avec le premier chien coiffé qui passait dans la rue, on ne veut que des gentilshommes de race pour tout ce qui concerne la diplomatie. Comme je ne suis pas noble, il faut que je m'arrange pour le devenir le plus tôt possible. Sinon, je sais ce qui m'attend, je n'obtiens jamais la main de la blonde Ivane.

C'était parler en garçon de bon sens.

A cette même époque, toute l'Europe était en mouvement. Les foudres et les tonnerres partaient de la main de Napoléon pour éclater en guerre de géants à travers le monde. Sans doute, il y avait des entr'actes. Après quelque grand combat où près de cent mille hommes avaient teint de leur sang un canton de l'Italie ou de l'Allemagne, on signait entre princes un traité de paix, mais en se disant tout bas, avant même d'avoir passé la plume à son voisin : « Ce contrat est une nouvelle édition du billet de Ninon de l'Enclos à La Châtre. » Cela faisait qu'il y avait toujours un million de soldats sur pied en Europe.

Il faut le dire, les femmes elles-mêmes demandaient qu'on se battît. Dans le fait de ce grand ébranlement des empires, elles trouvaient alors, comme elles ont toujours trouvé dans les grandes convulsions sociales, un aliment dramatique à leur curiosité. Les victoires étaient des occasions de fêtes. Il n'y avait pas jusqu'au chapitre du veuvage qui ne flattât les goûts mystérieux de leur esprit. D'abord, il est rare qu'elles ne soient pas belles en portant le deuil. En second lieu, celles qui avaient à pleurer et qui pleuraient réellement paraissaient être les plus intéressantes. Un jeune homme qui ne se battait pas et qui ne cherchait pas à se faire tuer! On ne le regardait qu'avec des yeux ironiques.

Déjà Michel Zibin avait pu entendre chuchoter à son approche dans les salons du beau monde. Suivant l'usage, les mauvaises langues procédaient comme les orateurs mielleux par des compliments affûtés en forme de sarcasme.

— Charmant cavalier que le second secrétaire du prince Nariskin; mais ne trouvez-vous pas qu'il serait mieux en présence de l'armée, avec un beau sabre de cavalerie à la main ?

— Michel Zibin! le danseur le plus accompli des salons de Saint-Petersbourg; mais aux jours où nous sommes un jeune homme qui a du cœur ne prend pour valseuse qu'une bonne carabine.

Les tronçons de ces étranges discours n'avaient pu manquer de venir frapper l'oreille du protégé de la princesse Potocka.

— Eh bien! se dit un certain jour Michel Zibin, il n'y a qu'un moyen de faire taire ces méchancetés, c'est de prendre volontairement du service pour la prochaine campagne: c'est ce que je vais faire.

Le soir même, rencontrant Ivane dans une soirée du prince Galitzin, il lui dit :

— Ivane, je suis fatigué de faire le pied de grue à la Chancellerie pour obtenir un titre d'attaché d'ambassade qu'on ne me donnera pas. Je vois que le chemin le plus court pour arriver où je vise est de m'engager, je pars demain en qualité de simple soldat.

— Vous reviendrez général, lui dit la jeune fille.

IV.

On était en 1812.

L'étoile de Napoléon brillait de son éclat le plus grand, mais pour pâlir tout à coup après un an de triomphes. Pour la troisième fois, les rois de l'Europe se coalisaient contre la France. Dans cette ligue, on avait décidé d'aller porter un jour à Paris autant de lances et autant de canons que Paris avait autrefois envoyé de sabres, de torches et de soldats à Turin, à Rome, à Milan, à Vienne, à Berlin, à Dresde et à Madrid. Grande guerre dans toute l'acception du mot, grande mêlée pendant laquelle devaient, sans aucune hyperbole, couler des flots de sang.

Un simple récit de la nature de celui qui nous occupe n'a pas à entrer dans les sérieuses considérations de l'histoire; cependant il était indispensable de bien préciser la date de notre action et les choses auxquelles notre principal personnage devait être mêlé.

La Russie avait été hésitante; les *Mémoires intimes* de Caulincourt nous prouvent qu'Alexandre I^{er} avait une grande sympathie pour celui que les poètes du temps avaient surnommé *le géant des batailles*; mais, d'un autre côté, l'influence britannique et les suggestions de l'Autriche avaient à la fin déterminé le czar à devenir un des chefs de la coalition nouvelle. Aussi était-ce dans ce temps-là que le cabinet des Tuileries accusait le cabinet de Péterhoff de duplicité. Au conseil d'État, devant ses amis assemblés, l'ancien écolier de Brienne, voyant que son bon cousin d'Erfurt lui écrivait *oui* afin de mieux faire *non*, disait tout haut ces paroles qui ont été depuis lors si souvent répétées : « Alexandre est un vrai Scythe, » et un quart d'heure plus tard (car cet objet était le sujet d'une obsession constante pour sa pensée) : « Grattez le Russe, vous trouverez le Barbare. » C'est donner à voir au lecteur que, dès ce moment-là, commençait un duel terrible entre ces deux grands princes. En effet, de 1812 à 1815, on aperçoit un grand nombre d'acteurs, en Europe, sur la scène du monde politique; mais il en est deux qui dominent tous les autres de la tête : Napoléon et Alexandre.

Pour en finir d'un coup avec ces digressions, nous revenons d'emblée à notre héros, Michel Zibin, le protégé de la princesse Potocka.

— Il n'y a qu'à l'armée qu'on avance aujourd'hui; c'est clair, disait-il. A plus forte raison, quand d'il-

lustres protecteurs écrivent de temps en temps au général : « Ayez soin de renouveler les épaulettes de mon conscrit ; » — ou bien lorsqu'ils disent, en soirée, au ministre de la guerre, en mêlant les cartes pour faire le whist ou en jetant du sucre dans une tasse de thé : « Quand je vous reverrai, dans trois jours, » Excellence, vous aurez donné un brevet de lieutenant à mon filleul, ce qui est synonyme de protégé. » Vive l'armée et marchons d'un bon pas !

Il avait pleinement raison, l'ancien page, de dire ces belles choses. Jamais l'avancement n'a été si rapide. Tous les mois la victoire fauchait les hommes par vingtaines de mille, du Pô aux bouches du Danube. Or, c'est avec les hommes qu'on remplace les hommes. Tout commandant de corps d'armée, après la sanglante moisson, répétait les paroles de Souvarow : « *Il faut improviser des officiers.* »

— J'aurai bien du malheur, reprenait Michel Zibin, si, étant parti simple soldat, recommandé par une princesse et protégé par un ministre, je ne deviens pas officier comme trente mille autres.

Il devait un jour toucher à la réalisation de ses rêves, mais sans que l'intervention de ses puissants patrons y fût pour rien.

L'orphelin était redevable de tout son passé aux caprices du sort; c'était aux caprices du sort qu'il allait de même devoir son avenir.

A peine arrivé au corps (il était dans un régiment de hussards), comme on se trouvait au lendemain d'une action assez chaude, le colonel dit en l'apercevant :

— Ta figure me plaît ; on nous a coupé en quatre plusieurs sous-officiers. Je te nomme à la place de l'un d'eux.

— Sous-officier ! se dit Michel Zibin, voilà la roue de fortune qui se remet à tourner de mon côté. L'horoscope ne m'a donc pas trompé.

Il se rappelait aussi le mot de sa blonde Ivane :

— Vous partez simple soldat, vous reviendrez général.

Mais que de chemin à faire ! Et Michel Zibin, qui s'était un peu frotté de littérature dans les salons de Saint-Petersbourg, récitait tout haut ce vers français, au moment où la trompette sonnait le boute-selle :

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire.

Sautons à pieds joints par-dessus trois mois.

La grande campagne, celle que l'histoire nomme *la Campagne de Russie*, avait commencé.

En attendant l'occasion des batailles décisives, on se harcelait de part et d'autre dans des escarmouches afin de se faire la main.

La scène se passait alors entre l'Allemagne et la Pologne, cent lieues de terrain.

Toutes ces Aigles, blanches, noires et dorées se désaltéraient réciproquement dans le sang, et le soir, en rentrant dans leurs retranchements, les diverses armées française, autrichienne et russe se disaient :

— Il est bien convenu que cela ne compte pas.

De son côté, l'ancien page reprenait le cours de ses monologues.

— Est-ce que je resterai longtemps sous-officier ? se demandait-il. Les femmes n'aiment pas à attendre. Vous verrez que, sous l'empire de la lassitude ou de

l'espoir trompé, ma blonde Ivane en épousera un autre.

L'ingrat ! il trouvait que la Fortune s'avancait avec trop de lenteur.

Le lendemain, le général Ojarowski, qui commandait le corps dont il faisait partie, l'appelle.

— Michel, dit-il, j'espère que tu n'es pas un garçon à avoir froid aux yeux ?

— Non, sans doute, mon général.

— Eh bien ! tiens, voilà une bonne occasion de faire quelque chose.

— Ordonnez, mon général.

— L'escarmouche d'hier a été fort animée des deux côtés. Si le maréchal Davoust nous a fait de fortes entailles avec le grand sabre de ses dragons, nous lui avons fait, nous, de magnifiques trouées avec les lances de nos cosaques.

— C'est vrai, mon général.

— Eh bien ! il faut voir s'il n'y a pas encore quelque chose de nouveau du côté du maréchal.

— Bien dit, mon général.

— Prends cinquante cosaques, fais une reconnaissance dans les environs, et envoie-moi un rapport.

— J'obéis.

— Tu auras bien, pour le moins, à nous ramener quelques trainards, ce qui est un moyen bien simple d'avancer.

— Soyez tranquille, mon général.

Là-dessus Michel Zibin part, le sabre au poing.

On parcourait un pays entrecoupé de marais.

A une lieue au plus du camp russe, un des hommes de l'escorte interpelle Michel Zibin.

— Mon commandant ! mon commandant !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Comment ! vous ne voyez donc pas, là, devant nous, à cinquante pas !

— Mais je ne vois qu'une campagne assez désolée, des arbres, des eaux dormantes et des champs foulés. Pas un homme, pas un guidon, par un cheval.

— Aussi n'est-ce ni sur un homme, ni sur un guidon, ni sur un cheval que je veux attirer votre attention, mon commandant.

— Sur quoi donc, alors ?

— Et ! pardieu, sur ces *machines* qui sont là, tout près.

Ils s'étaient avancés en effet, peu à peu, au pas de leurs chevaux, jusqu'à la marge d'un marais un peu plus grand que les autres ; c'était presque un étang.

Le sous-officier prit une lunette d'approche et lorgna.

— C'est, reprit-il, quelque chose de noir qui est plongé dans la vase et embusqué dans les roseaux ; mais qu'est-ce que c'est ?

Il dépêcha celui qui l'avait interpellé.

— Prends deux de tes camarades avec toi ; descendez de cheval, déchaussez-vous, entrez dans l'eau et dites-moi ce que c'est que ça.

— Fort bien, mon commandant.

Au bout de cinq minutes l'ordre était exécuté. Un triple cri des hommes envoyés se faisait entendre.

— *Vivat !* disaient-ils.

— *Vivat*, c'est fort bien, répliquait Michel Zibin, mais qu'avez-vous trouvé là, mes drôles ? Il est indispensable que je le sache.

— Commandant, ce sont des canons que le maré-

chal Davoust en retraite a abandonnés dans ces roseaux.

Rien de plus vrai.

Michel Zibin, en homme qui a le coup d'œil sûr, entrevoit tout ce qu'il y a d'heureux pour lui dans cette trouvaille providentielle. Il descend lestement de cheval.

— Un instant ! s'écrie-t-il. C'est moi qui les ai découverts avec ma lunette d'approche, puisque je vous ai envoyés pour les prendre. Combien y en a-t-il ?

— Il y en a seize, mon commandant.

— Seize ! Ce chiffre est bien conforme à ce que j'avais supposé. Voyons, ne perdons pas de temps. L'ennemi les a mis là hier, très certainement avec l'arrière-pensée de venir les repêcher aujourd'hui. Vous comprenez bien que nous ne devons pas lui en laisser le temps.

— Bien sûr, mon commandant.

— Nous sommes cinquante. Eh bien ! hommes et chevaux, nous ne sommes pas de trop pour tirer seize canons français de la vase de cet étang.

Il prononça quelques paroles martiales, formules qu'il avait apprises depuis qu'il était au bivouac. A ces mots, toute la troupe met pied à terre. Les chevaux sont attelés aux affûts.

— Surtout faisons diligence et prenons bien garde que Davoust ne nous surprenne pas ! disait le sous-officier.

Après deux heures d'un travail de manœuvres (c'est bien le mot), Michel Zibin rentrait au camp, maître d'un parc d'artillerie complet, conquis sur les roseaux d'un étang.

— Comme j'ai été bien inspiré de t'envoyer en reconnaissance, dit le général Ojarowski. Nous faisons assez piteuse mine depuis hier, car, au fond, nous avions reçu une *raclée* ; tes seize canons vont ramener le sourire sur les lèvres de l'empereur, et, par conséquent, me remettre du baume dans le sang.

Ojarowski ajouta :

— Pardieu, tu vas écrire sous ma dictée une lettre en forme de rapport, que tu porteras ensuite toi-même à Sa Majesté. De cette façon, tu auras été le même jour sous-officier, conquérant, rapporteur, secrétaire, officier d'ordonnance et sans doute quelque chose de plus, car Alexandre aime les actions d'éclat et sait bien les récompenser. Voyons, assieds-toi là sur ce caisson, et écris.

— J'obéis, mon général.

— Fais les lettres longues et grosses ; c'est de règle pour les princes.

— Oh ! je le sais, général.

— C'est juste, puisque tu as été dans les bureaux. Allons, écris.

Et il dicta ce qui suit :

« Sire,

» Le jeune et brillant officier qui vous remettra ce
» rapport est l'auteur d'une action d'éclat que je ne
» saurais trop recommander à la sollicitude éclairée
» de Votre Majesté. Vous n'ignorez pas, Sire, que
» nous avons eu hier au soir une rencontre avec le
» corps du maréchal Davoust. Ce matin, l'ennemi
» s'apprêtait sans doute à venir nous harceler dere-
» chef, quand le jeune sous-lieutenant Michel Zibin
» (il n'était que sous-officier avant l'action), étant à

» la tête d'une sortie de reconnaissance, s'est précipité sur le corps du maréchal et lui a enlevé seize
» canons, qu'il vient de ramener triomphalement au
» camp.

» Il suffit de signaler ce beau trait à Sa Majesté
» pour lui faire voir qu'elle commande aux premiers
» soldats du monde.

» Général OJAROWSKI. »

Alexandre I^{er} n'était pas loin de la tente du général ; Michel Zibin fut chargé de lui porter cette lettre. Il monta à cheval et partit, le cœur tout plein d'espérances.

— Un rapport pour Sa Majesté impériale !

Le czar lut le rapport avec une sorte d'ivresse, et attribuant au jeune hussard le mérite d'un succès dû uniquement à Sa Majesté le Hasard, prince des princes, il donna sur-le-champ à Michel Zibin le grade de major, détacha sa propre croix de Saint-Georges, et, en présence de son état-major, la passa à la boutonnière du nouvel officier supérieur.

Michel Zibin rayonnait.

Dix minutes après, il se retrouvait près du général Ojarowski, qui lui disait :

— Tu seras bientôt un de mes collègues.

Dans sa pensée, Michel Zibin remerciait la sorcière.

— Zinka m'avait bien dit que j'aurais un beau jour à la guerre, et cela sans avoir besoin de me battre, pensait-il.

Il avait le pied dans l'étrier, comme on dit. Le prince Nariskin et la princesse Potocka aidant, il ne devait plus s'arrêter qu'en gagnant le haut grade qui était l'objet de son ambition.

Il avait dû, pour cela, faire les deux campagnes de 1813 et de 1815.

— Ivane, me trouvez-vous digne de vous ? dit-il à la fille du boyard, après la prise de Paris.

— Voilà ma main, lui répondit la jeune fille.

V.

Au plus fort des fêtes du Congrès de Vienne, Michel Zibin, faisant partie de la suite du czar, attirait l'attention de la foule par la sérénité de sa figure et par le luxe de ses allures.

Un soir, à la sortie du théâtre, son carrosse à quatre chevaux renversa presque une vieille femme en haillons, qui tendait la main en disant :

— Un double guillaume d'or, mon général.

Un double guillaume d'or, c'est quarante francs.

Michel Zibin mit la tête à la portière.

— Ah ! te voilà, petit, reprit une voix bien connue. Eh bien ! tu le vois, la devineresse n'a pas menti ; mais il faut que la prédiction s'accomplisse jusqu'au bout. Michel, donne-moi un double guillaume d'or afin que j'aie mourir en paix.

Le nouveau général voulait lui jeter une poignée de florins.

— Non, non, rien qu'un double guillaume d'or ! dit-elle.

Et elle disparut.

Telle est cette histoire, vraie au fond dans presque toutes ses parties. La moralité de ce récit ? diront les

esprits sévères. — Eh ! c'est qu'il y a certains hommes que la Fortune prend par la main et qu'elle traite en enfants gâtés, quoi qu'ils fassent.

Il n'y a pas d'autre moralité.

Philibert AUDEBRAND.

Courrier de Paris.

Le Vaudeville vient de jouer, sous le titre de *la Tentation*, une pièce que personne assurément ne songera à taxer d'immoralité. Dans cette comédie, en effet, M. Octave Feuillet a essayé de montrer la conciliation possible des deux éléments sociaux les plus opposés, les plus incompatibles : le rêve et la réalité, la poésie et la prose de la vie. Il a pris une femme, madame Camille de Vardes, à cette époque qu'il a lui-même si ingénieusement appelée la crise, dans un de ses proverbes. Il lui a donné un caractère quelque peu romanesque, enté sur un tempérament nerveux, et il l'a mariée à un agréable gentilhomme, qui ne manque ni d'esprit, ni de sens, ni de cœur, mais qui n'a jamais songé à s'élever au-dessus des goûts et des idées de ses compagnons ordinaires, élégants sportsmen, chasseurs intrépides, gens du monde brillants, et voilà tout. Pourvue de tout ce qu'il fallait pour faire le bonheur de tant d'autres femmes, madame de Vardes n'a été heureuse qu'en apparence; au fond elle s'est ennuyée prodigieusement, son ennui commence même à prendre un caractère alarmant, au moment où elle se voit condamnée à vivre définitivement à la campagne entre son mari, sa belle-mère et sa fille, qui ne paraissent la comprendre ni les uns ni les autres. C'est à cette heure critique que cette âme, veuve de son idéal, croit le rencontrer dans l'auteur d'un mystérieux quatrain trouvé au fond d'une corbeille à ouvrage. Mais madame de Vardes, aussitôt qu'elle entrevoit le danger, s'empresse de mettre prudemment son honneur à l'abri. Pendant un dernier bal qu'elle donne pour faire ses adieux au monde, elle conjure M. de Trévélyan, au nom même de la passion dont il se dit épris, de lui rendre le repos en s'éloignant d'elle pour toujours. Celui-ci a promis d'obéir, et Camille, fière et heureuse de son courage, veut faire partager son bonheur à tous en accablant de tendres prévenances sa belle-mère, sa fille, son mari. Partout elle ne trouve que froideur; elle découvre même que M. de Vardes est engagé dans une intrigue quelque peu galante avec une jeune dame qu'elle reçoit comme une amie. Entraînée par un mouvement de jalousie, elle subit les effets d'une réaction violente, et se prend à pleurer à chaudes larmes. En cet instant, M. de Trévélyan reparait; il a voulu dire un dernier adieu à celle qui lui ordonne de partir; au moins, pour seule faveur, demanderait-il à partager sa douleur! Mais M. de Vardes survient; il en a entendu assez pour avoir le droit d'exiger une réparation. Une querelle banale s'engage d'accord entre les adversaires. Dans le duel qui s'ensuit, M. de Vardes est blessé. Suivant les conventions arrêtées à l'avance entre lui et sa femme, il rentre au domicile conjugal, afin de n'éveiller dans le monde aucun soupçon sur la cause véritable de cette rencontre. C'est seulement lors du mariage de leur fille que M. et madame de Vardes doivent se séparer. Six mois plus tard, la jeune Hélène s'est

décidée à prendre un mari. Mais quel changement s'est opéré dans ses goûts; elle qui ne rêvait que titres, opulence, plaisirs, parure, elle veut épouser tout simplement son cousin Achille de Kérouare, un bon garçon dont le cœur est excellent, mais dont la fortune est médiocre. C'est sa mère qui, à force de tendresse, de bons conseils exprimés avec cette éloquence du cœur si persuasive, a fait ce miracle. Au moment de marier leur fille, le père et la mère comprennent enfin que dans l'association conjugale chacun doit se montrer indulgent pour les faiblesses, les travers, les imperfections de son associé, et que dans les dissensions intérieures des caractères, des esprits et des tempéraments, c'est au cœur qu'il appartient de rétablir la concorde.

Composée avec infiniment de talent, écrite avec beaucoup d'esprit, de grâce et de délicatesse, cette comédie ne laisserait rien à désirer si le défaut de développement des caractères dans l'exposition ne laissait pas flotter une sorte d'obscurité sur le premier acte et un air d'invraisemblance sur toute l'action. Pour mon compte personnel je ne puis dissimuler que, comme œuvre littéraire, *la Tentation* me paraît de tout point supérieure au *Roman d'un jeune homme pauvre*.

L'exécution est aussi parfaite que possible. S'il faut citer quelques noms d'artistes, Lafont, Félix, mesdemoiselles Marquet et Bressant doivent être mis en première ligne, et pour le talent qu'ils ont déployé et en raison de l'importance de leurs rôles. L'ensemble est du reste excellent, et mesdames Guillemain, Pierson, Cayot, MM. Munié, Saint-Germain, Nertann y contribuent chacun pour sa part.

Aux Variétés, on a joué trois pièces nouvelles, parmi lesquelles il en est une : *Quel drôle de monde*, qui offre presque une idée de comédie; et puis Leclère y est vraiment si comique, *Une femme aux cornichons* et les *Portiers* ne sont que des bouffonneries, mais elles portent un cachet de vraie gaieté. On a repris aussi *Madame Gibou* et *madame Pochet*, cette farce qui est un des chefs-d'œuvre du genre. Lassagne y joue le principal rôle, il ne cherche pas à rappeler Odry, mais il joue avec une fantaisie personnelle irrésistible.

Julien LENER.

En attendant qu'il ait été statué sur la nouvelle situation faite aux théâtres de la banlieue, aujourd'hui compris dans Paris, ceux de Montmartre et des Batignolles, placés sous la direction intelligente de M. Chotel, continuent à rendre de grands services à l'art dramatique. C'est toujours, comme par le passé, dans ces troupes, formées avec le plus grand soin, que nos scènes de premier ordre doivent chercher à se recruter; là, les directeurs trouvent de jeunes artistes, animés du feu sacré de l'art, poussés par une volonté ardente, qui s'exercent tous les jours dans les rôles et les emplois les plus variés, et réalisent des progrès constants. C'est ainsi qu'on a pu signaler au théâtre même de Montmartre les aptitudes remarquables de MM. Cooder, Grivot, Fabien, de mesdemoiselles Maria et Follet. Il y a peu de jours encore, M. Fabien vient de se distinguer dans *la Ferme de Primerose* et dans *la Petite cousine*, deux ouvrages qui lui ont fourni l'occasion de prouver qu'il sait concilier une sympathique chaleur de diction avec une rare élégance de tenue et une charmante aisance d'homme de bonne compagnie. Ces deux rôles lui ont valu de légitimes applaudissements.

J. V.

Adolphe GOUBAUD, directeur-général.